



**FAMILLE DISPARUE.
ENFANTS AFFAMÉS.
AVENIR INCERTAIN.**

Conflit dans le nord du Nigéria :
des voix de la ligne de front



CICR

Le conflit qui sévit dans le nord du Nigéria a fait des milliers de morts et contraint plus d'un million de personnes à fuir. Bon nombre d'entre elles ont été enlevées, dont plus de 200 lycéennes de Chibok en avril 2014. Les déplacés ont cherché refuge ailleurs au Nigéria, ainsi qu'au Cameroun, au Tchad et au Niger voisins. La crise revêt une dimension véritablement régionale.

« La violence au Nigéria brise les familles et cause d'immenses souffrances », déclare le président du Comité international de la Croix-Rouge, Peter Maurer. « C'est aujourd'hui l'une des crises humanitaires majeures dans le monde, avec des dimensions régionales. Il est vital que la communauté internationale, dont le CICR, fasse tout son possible pour nourrir ceux qui ont faim, procurer un toit aux sans-abri et prodiguer des soins de santé à ceux qui en ont besoin. »

Le CICR est l'une des rares organisations internationales sur le terrain à apporter un soutien dans nombre de domaines. Quatre grandes questions : les vivres et l'eau, les soins de santé, les déplacements de population, et l'impact sur la région. Ci-après, les habitants racontent leurs histoires.

Vivres et eau

Le manque de vivres est la préoccupation majeure de nombreux réfugiés et personnes déplacées. Certaines familles survivent à peine avec tout juste quelques grains de riz par jour. Vu le nombre de personnes déracinées qui s'entassent dans des villes comme Yola, ou Maiduguri dans l'État de Borno, l'infrastructure existante est à la limite de la rupture.



Lorsque les violences ont éclaté dans la ville de Michika, Happy Ysuf, ses enfants et plus d'une centaine d'autres personnes ont dû se cacher dans la montagne durant trois semaines.

« Nos besoins sont immenses, mais nous avons avant tout besoin de vivres. Et aussi de pots pour cuire nos aliments », ajoute Hafeesu Adamu.

Lorsque la violence a gagné son village natal, **Happy Yusuf**, 39 ans, et ses enfants, ont fui vers les montagnes. Ils y étaient en sécurité, mais n'avaient ni vivres ni eau potable.

« La souffrance était trop grande », dit-elle. « J'étais épuisée, et je devais allaiter mon petit garçon. »

Lorsque Happy quitta la montagne, une femme offrit à Happy et ses enfants un endroit où rester, des vivres et de l'eau. Le village de Kerala où ils passèrent un mois fut lui aussi attaqué, et Happy s'enfuit à Yola. La famille est impatiente de rentrer dans son village, à Michika.

« Aujourd'hui le problème est que les vivres qui nous sont distribués sont insuffisants pour nous tous. Certains n'ont jamais reçu de quoi manger depuis qu'ils sont arrivés à Yola. Nous les aidons en partageant ce que nous avons », dit Abdul Aziz Muhammed.

Interview du CICR, Yola, Nigéria, mars 2015

Mais leur maison n'existe plus.

« Mon mari est retourné à Michika la semaine dernière pour reconstruire notre maison. Le village a été bombardé lors de l'attaque », explique-t-elle.

Les descriptions de son mari sont horribles. « Nos maisons, la banque, les magasins, les écoles, notre église et le dispensaire ont été détruits. On dirait une ville fantôme. »

Happy était à l'église, à Michika, en août dernier lorsque des coups de feu retentirent. Elle savait qu'elle devait fuir avec sa famille si elle voulait survivre. Elle se cacha dans les montagnes avec ses enfants et une centaine d'autres personnes.

Aujourd'hui à Yola, Happy continue de se battre. La famille a besoin de riz, de haricots, d'ustensiles de cuisine et d'un matelas pour dormir. Et elle a peur que ses enfants attrapent le paludisme.

Soins de santé

Les personnes qui fuient la violence, et sont sur la route, ont peu de chances d'avoir accès à des soins de santé. Les femmes enceintes ont dû accoucher dans des conditions très difficiles, obligées quelquefois d'abandonner leurs nouveau-nés pour sauver leurs propres vies. Les chirurgiens ont dû traiter des blessures qu'ils n'ont pas l'habitude de soigner ; des blessures provenant de l'effet de souffle de l'explosion d'une bombe, par exemple.

La plupart des hommes ont fui. Enceinte, Natisa Mohammed, 29 ans, est restée sur place avec ses quatre enfants. « La violence était partout », dit Natisa songeant à son village de Gulak attaqué en septembre dernier. « J'ai survécu parce que j'étais enceinte. J'ai encore peur quand j'y pense. »

En février, la violence a repris, et Natisa et ses enfants furent contraints de partir. Sur la route, elle donna naissance prématurément à son cinquième enfant, un petit garçon. Un homme qui passait l'aida à accoucher et fit monter la famille dans un camion qui se rendait au centre de réfugiés de Yola.

« Il y avait des tirs qui venaient de partout dans la région et des bombes furent larguées le jour où j'ai mis mon enfant au monde », dit Natisa. J'ai alors décidé d'appeler mon bébé Auwel, du nom de l'homme qui a sauvé la vie de mon bébé et la mienne. »

« Nous étions à l'église lorsque les hommes sont entrés. Ils tirèrent au hasard, tuant certains d'entre nous », dit Hafeesu Adamu, un habitant de Minchiga, Nigéria, qui a dû fuir. « Des femmes et des enfants sont morts en cours de route. Quelques femmes ont accouché en route, mais elles ont abandonné leur bébé dans la forêt. »

Interviews du CICR, Yola, Nigéria, mars 2015

Aujourd'hui, Natisa explique qu'il lui faut des aliments de meilleure qualité, pour elle et ses enfants. Il n'y a pas de savon pour laver les vêtements des enfants, et il n'y a pas d'argent pour les visites chez le médecin. Malgré ces problèmes, Natisa se sent en sécurité dans le camp. « Nous vivons comme des frères et des sœurs, nous nous aidons mutuellement parce que nous sommes dans la même situation », ajoute-t-elle.

Natisa se languit de la vie qu'elle menait autrefois, lorsqu'elle vendait des produits de beauté et des bijoux chez elle pendant que ses enfants étaient à l'école. Mais son village a été détruit. « Je veux juste vivre comme avant », dit-elle.



Natisa (à droite) vit depuis mars 2015 dans un camp pour personnes déplacées à Yola, avec sa soeur, son père et son beau-frère, déplacés comme elle en raison du conflit. Elle n'a pas revu son mari depuis qu'il a fui de Gulak il y a huit mois, et celui-ci ne connaît pas encore son fils nouveau-né.

« Oui ! Dans la forêt ! » dit Oum Salma, un habitant de Mubi, Nigéria, contraint de fuir la violence. « J'ai aperçu une femme qui venait d'accoucher et abandonnait son bébé dans la forêt juste pour sauver sa vie. Il se peut que vous voyiez une femme qui vient d'accoucher et recouvre le bébé de feuilles dans la forêt, puis l'abandonne juste pour sauver sa vie. »

Déplacement

Lorsque les familles s'enfuient de chez elles, elles ne peuvent plus cultiver leurs champs. Lorsque la production agricole baisse, les échanges commerciaux diminuent ; la spirale économique aspire tout vers le bas. Et lorsque les familles fuient, les familles sont séparées. De nombreuses personnes déplacées sont hébergées dans des villages et des villes. C'est aussi un lourd fardeau pour leurs communautés.

Au cours des six derniers mois, Samuel Tizira a ouvert sa maison à Yola à 50 personnes. Il y vit avec sa femme et ses six enfants. Ses hôtes ont fui la violence à Michika, sa ville natale, qui a été attaquée en septembre dernier. Huit membres de sa famille ont péri.

Les habitants de Michika savent que je vis à Yola et ils affluèrent chez moi dès le lendemain », dit Samuel. « Ils n'avaient nulle part où aller et nous sommes tous des êtres humains. Nous devons nous entraider. »

Samuel, 53 ans, a travaillé 34 ans à Yola en tant que cartographe pour le gouvernement. Il est resté en contact avec des habitants de Michika et a ouvert sa maison. La plupart des personnes qui ont été hébergées chez Samuel ont parcouru 60 km en trois jours avec presque rien à manger ou à boire.

« Nous étions inquiets parce que nos deux autres enfants n'étaient pas avec nous. Nous ne savions pas où ils étaient », dit Maria Sanusi, une mère de cinq enfants, séparée de deux d'entre eux, lorsque des coups de feu retentirent à Gulak, Nigéria, en septembre dernier.

Interview CICR, Yola, Nigéria, avril 2015



Samuel Tizira a travaillé depuis 1981 comme fonctionnaire à Yola. Durant les six derniers mois il a accueilli chez lui 50 personnes qui avaient fui la ville de Michika, d'où il vient. Samuel a lui-même perdu huit membres de sa famille le jour de mars 2015 où la ville a été attaquée.

« On m'a appris à respecter les êtres humains, quels que soient leurs problèmes », dit Samuel, qui a dépensé son argent pour être sûr que ses anciens voisins ont de quoi manger trois fois par jour. Il a aussi acheté du savon, des matelas, de l'eau potable, et des moustiquaires. »

Pour Samuel, le chaos à la maison n'est rien par rapport à ce qu'ont vécu tous ceux qui ont fui. « Ils ont dû fuir avec leurs seuls vêtements sur le dos, sans même avoir le temps de prendre un kobo (pièce de monnaie nigériane) ou des documents personnels », précise-t-il.

Impact régional

Le conflit armé sévit dans le nord-est du Nigéria depuis des années. Depuis les derniers mois de 2014, la violence a pris une dimension de plus en plus régionale, touchant le nord du Cameroun, le Tchad et le Niger. Ce conflit se caractérise par une violence extrême à l'encontre la population civile. Les règles de base du droit international humanitaire ne sont pas respectées.

Au Cameroun, Awa et Salamatou Ousmane réfléchissent à la manière d'élever leurs 13 enfants sans père.

Leur grande famille vivait paisiblement à Madagali, Nigéria, lorsque le père a été tué devant leurs yeux, lors d'une attaque. Elles ont tout de suite protégé le regard de leurs enfants et se sont précipitées à l'intérieur de leur maison.

Lorsqu'elles ont fui avec leurs neuf fils et leurs quatre filles, elles craignaient surtout d'être prises dans la violence sur la route alors qu'elles se rendaient dans leur belle-famille au Cameroun voisin. Quand on leur demanda de quoi la famille avait besoin, Awa murmura : « Je ne sais même pas par quoi commencer ... nous manquons de tout. »

Les enfants ne vont plus à l'école et leurs chances d'aller bientôt en classe semblent sombres. Il est difficile d'établir des priorités. Les enfants sont

« Je me suis enfuie avec mes enfants parce que la souffrance était insupportable. Nous ne pouvions plus la supporter! », dit Hafeesa Adamu. « Nous allions de village en village. Nous avons marché ainsi jusqu'à Mubi. De Mubi, nous nous sommes rendus dans une ville appelée Maiha. ... De là, nous nous sommes installés au Cameroun – dans un village près de la frontière. »

Interview CICR, Yola, Nigéria, mars 2015



La famille Sanusi a fait 400 kilomètres à pied dans les montagnes, avec peu de nourriture et d'eau, avant de parvenir en lieu sûr au Cameroun.

vêtus de haillons. Certains tombent malades. Il n'y a d'argent ni pour les vêtements ni pour les médicaments.

« Pour l'instant, nous faisons notre possible pour que les enfants puissent manger une fois par jour », dit Awa. « Ils sont conscients, même le plus petit, qu'ils peuvent quelquefois aider en faisant la manche au marché. Mais ils savent aussi qu'ils ne peuvent pas faire grand-chose. »

Au delà de leurs besoins physiques, il y a le traumatisme psychologique de voir leur mari et leur père tué. La plus jeune des enfants marche encore à quatre pattes. « Regardez-la, elle avait 3 mois lorsque son père est mort », dit Awa. « Qu'est-ce qu'on lui dira ? »

En quoi consiste l'aide du CICR ?

Du riz, des haricots, de l'huile. Des pots et des poêles. Ce sont là les articles dont la population a besoin. Le CICR a distribué des secours alimentaires et des articles ménagers essentiels à quelque 260 000 personnes dans le nord du Nigéria et à 65 000 personnes au Niger, et nous prévoyons d'en faire davantage.

Le CICR a également :

- effectué une trentaine d'opérations chirurgicales à Maiduguri sur les patients blessés par arme ;
- construit dix grands abris pouvant accueillir jusqu'à 50 personnes à Yola, Nigéria. Et nous installons plus de 300 tentes, 300 petits abris et 150 latrines à Maiduguri ;
- creusé trois puits à Yola et nous en avons remis en état deux autres. Nous avons acheminé de l'eau par camion-citerne à quelque 8 000 personnes à Maiduguri ;
- fait don d'articles médicaux à 11 hôpitaux et 14 sections de la Croix-Rouge du Nigéria ;
- formé près de 1 400 secouristes et 164 personnes à la bonne gestion des dépouilles humaines ;
- distribué des vivres à 21 300 personnes au Niger ;
- envoyé une anesthésiste et une infirmière de bloc opératoire du CICR à l'hôpital principal de Diffa, Niger ;
- enregistré au Tchad 59 enfants, dans l'espoir de les réunir avec leurs parents dont ils ont perdu la trace ;
- facilité près de 3 000 appels téléphoniques pour aider les familles séparées à reprendre contact ;
- enregistré 14 enfants nigériens au Cameroun, qui étaient séparés de leurs familles ;
- formé le personnel de la Croix-Rouge camerounaise aux premiers secours et au rétablissement des liens familiaux ;
- recherché au Nigéria les membres de la famille des centaines de personnes.



Préparation d'une distribution de nourriture et d'autres biens de première nécessité à Maiduguri, au Nigéria. Le CICR a distribué une aide d'urgence à 260 000 personnes dans le nord-est du Nigeria et à 65 000 personnes au Niger.

Et après ?

En raison de la gravité de la situation humanitaire, et comme, dans certains endroits, nous sommes parmi les rares organisations présentes sur le terrain, nous lançons un appel afin de lever des fonds supplémentaires et aider les personnes démunies.

Nous lançons un appel de 60 millions de francs suisses (65 millions de dollars) pour renforcer notre action humanitaire :

- Près de 500 000 personnes de plus recevront des vivres.
- Les équipes chirurgicales à Maiduguri et Diffa, Niger, soutiendront l'action des hôpitaux régionaux.
- Nous aiderons 12 centres de soins de santé primaires dans le nord du Nigéria.
- Notre capacité à aider les familles séparées à reprendre contact sera renforcée.

La souffrance engendrée par la crise du lac Tchad est immense. Le CICR veut tout faire pour que les victimes de la violence bénéficient du plus grand soutien possible et que leur sort ne soit pas oublié.

Images : CC BY-NC-ND / CICR / Jesus Serrano Redondo



CICR